

Jean-Marc Lemelin

**TECHNIQUE, TRAVAIL, TECHNOLOGIE**

# SOMMAIRE

Le triple corps

La technique et l'économie

Le travail

## **LE TRIPLE CORPS**

*Corps organique ← Corps organisateur*

↑

*Corps originaire*

## ***LE CORPS ORGANIQUE***

### **L' INCORPORATION**

L'univers sans le monde est réductible à des particules, à des corpuscules, à des molécules : de petits corps qui ne sont pas encore des cellules - des atomes. Les corps inorganiques, que ce soient des « êtres mathématiques », physiques ou chimiques, sont des corps matériels en même temps que des corps de (par) l'esprit ; en ce sens, ils sont métaphysiques : ils ne sont pas vivants, mais extra-terrestres ou sublunaires. Que l'organique provienne de l'inorganique ou de l'anorganique est indéniable, même si la transition du règne minéral au règne végétal et du règne

végétal au règne animal est de l'ordre d'une rupture, d'une discontinuité, d'une catastrophe qui échappe à l'entendement. Le monde - ou les mondes, pour les mathématiciens, les épistémologues ou les philosophes qui doutent de l'existence d'un ensemble de tous les ensembles, parce que l'univers est courbe ou en expansion - est tout le monde, qu'il soit ou non le monde des mondes...

L'origine de la vie demeure un mystère, une énigme ; à l'origine, la vie n'était même pas génétique et elle n'était pas soumise à la sélection naturelle ; l'ARN a sans doute précédé l'ADN ; les cellules et les enzymes ou les protéines ont précédé les gènes et les chromosomes et les parasites s'en sont mêlés, avec les acides ; il est aussi possible qu'il y ait eu des enzymes dans du cristal argileux avant les cellules. Peut-être que la vie a dû commencer ou recommencer deux ou trois fois pour qu'apparaisse l'hérédité, dont

l'origine ne peut être génétique... Le code et le programme génétique a suivi, et les organismes, les individus, les populations, les espèces. À moins que tout cela n'ait été mathématique, c'est-à-dire métaphysique, avant même d'être physique, chimique et biologique (phytobiologique, botanique, zoologique, éthologique, anatomique, morphologique, physiologique, histologique, cytologique, neurologique) - pour tous ceux qui croient en l'équation ou l'équivalence ontologique de la pensée et de l'être ou de l'un et de l'univers, « cela qui est tourné vers l'un » (qui n'est pas un nombre).

Les corps animés, organiques ou vivants, surtout les corps animaux sexués, sont les corps qui peuvent mourir, qui peuvent connaître le parcours de la natalité (de l'accouplement à la naissance en passant par la grossesse et l'accouchement) et le parcours de la mortalité (de

la naissance au trépas en passant par la vitalité ou la vivacité, par la maladie ou l'accident, par l'agonie ou le meurtre ou par la vieillesse ou le décès). Les corps vivants sont des corps mortels ; mais quand ils meurent, ils deviennent immortels, éternels, intemporels : ils ne peuvent plus mourir, décéder, trépasser - ils sont passés, ils ont passé. Le corps animal passe et repasse ; il (se) dépasse et (se) surpasse ; il outre passe. Le corps humain (tré) passe parce qu'il est en vie : être-à-la-vie. C'est ainsi que la mort du corps est irréductible au corps du mort, au cadavre ou à la dépouille ; car il y a le corps des funérailles et de la sépulture, corps qui n'est plus organique...

Le corps organique ou pragmatique, qui est irréductible à l'existence ou à la vie biologique, ne saurait être le produit de la seule génétique ; il provient de l'ontogenèse (dominante), de la phylogenèse (déterminante) et de l'épigenèse ou de

la morphogenèse (surdéterminante), c'est-à-dire du développement (épi)génétique de l'embryon et de l'environnement ; en d'autres mots : du soma, du germe et du métabolisme (anabolisme et catabolisme) ou de l'homéostasie, tout en tenant compte de la néoténie. Ainsi y a-t-il lieu non seulement de parler du phénotype et du génotype, mais aussi du prototype, parfois autrement mal nommé archétype ou stéréotype. Le génome n'est pas le premier et le dernier mot de la biologie (moléculaire), ni même de la génétique (des populations) ; l'adaptation, la mutation et la sélection, non plus, surtout quand la sélection naturelle - pourtant dominante (dans l'univers collectif) - est déterminée par la sélection culturelle (dans l'univers individuel) et surdéterminée par la sélection sexuelle (dans l'univers transindividuel).



Le corps organique ou objectif (des empreintes digitales à l'ADN, de la mimique à la moue et à d'autres grimaces), le corps de l'incorporation de l'organisme, le corps de l'instinct et de l'action ou de l'extériorité, est d'abord le corps des organes, des organes externes et internes : la vue est le sens externe dominant, l'ouïe est le sens déterminant et le tact - ou le toucher avec le goût et l'odorat - est le sens surdéterminant ; c'est le corps qui touche, qui goûte (déjà le lait de la mère enceinte), qui sent, qui entend ou écoute et qui voit ou regarde ; c'est le corps oral qui avale et ingurgite et le corps anal qui évacue ou expulse ; c'est donc le corps qui respire, qui mange, qui digère, qui défèque et qui transpire : c'est le corps qui passe par les trous, les orifices, les sphincters ; c'est le corps qui dort et se repose, mais aussi le corps du contact (brut ou brutal) : le corps de la propreté et de la performance, de la possession et de la

communication - le corps-objet (de l'office et du service) de la guerre et de l'échange des biens, de la guerre de la barbarie à la barbarie de la guerre...

Mais c'est aussi le corps qu'on incise ou qu'on excise et qui est donc sujet à l'addition ou à la soustraction. C'est le corps malade ou sain : le corps du sport et de la médecine et donc le corps du spectacle et de la technique ; c'est aussi le corps de l'art : dessiné, gravé, colorié, sculpté, photographié, cinématographié, raconté. C'est le corps qui naît et qu'on a, le corps extéroceptif de la sensation et de la perception du monde (extérieur), le corps imaginaire du locuteur jusque dans ses marqueurs ou ses connecteurs pragmatiques (pronominaux ou adverbiaux)... C'est un besoin et un bien, pouvant participer de l'échange des biens, dans l'esclavage, ou de l'échange des

biens (l'argent comme marchandise-étalon) et des personnes comme corps, dans la prostitution.

L'athlète incorpore la vie ; il s'incorpore la vie ; son corps est propre, même dans la blessure. Le corps du malade est sale ; il n'a pas de corps propre ; il n'a qu'un corps sale : son propre corps est sale. C'est pourquoi il y a discrimination contre la maladie, contre le sale corps : contre la peste, la lèpre, la tuberculose, la syphilis, le sida, la vache folle, la grippe aviaire, le cancer, etc. L'épidémie pointe ! Il n'y aura jamais assez d'hôpitaux contre les bactéries (de l'ADN) et les virus (de l'ARN) ou contre les parasites, contre l'hypocondrie de l'organisme ou de l'individu, du groupe ou de la population, de l'espèce ou du genre.

Le nouveau corps organique, le corps du nouveau et du renouveau, est le corps de la mode, qui est d'abord et avant tout un nouveau mode ou un nouveau genre de vie, le non-partage d'un domaine d'expérience, un domaine d'expérience inaccessible au commun des mortels. Le corps du vêtement, le corps qu'on habille et déshabille, le corps (dés)habillé et orné, est déjà la victime de manipulations quasi génétiques : le vêtement est la première prothèse, la pré-chirurgie ; en sont venues d'autres : le bijou et autres ajouts. Mais le corps de la mode se démode ; il grossit ou maigrit, il s'allonge ou se couche, il sue ou saigne ; il demeure cependant le corps des organes : un corps biologique, physiologique, neurologique, où l'ectoderme est dominant et le mésoderme déterminant, mais l'endoderme surdéterminant ; ce qui veut dire qu'il ne faudrait pas surestimer l'importance du système nerveux au détriment du système musculaire et du système

circulatoire ou du système respiratoire : le cœur est bien au centre du corps... Les organes du corps sont irréductibles à l'un d'entre eux, serait-ce le cerveau, la cervelle, l'intellect ; c'est pourquoi on cherche à en ajouter ou à en remplacer, à en déplacer, d'une cellule-souche à un organisme ou d'un groupe sanguin à l'autre, l'homme en ayant un de plus que le chimpanzé et deux ou trois de plus que le gorille.

« La maladie de la vie », a-t-on dit ou écrit - non ! La vie de la maladie, du cancéreux qui n'est pas cardiaque, du cardiaque qui n'a pas le cancer, du malade qui n'est pas malade. Le corps malade n'a pas d'intégrité ; le corps sain, oui ; c'est pourquoi on peut atteindre à son intégrité : le manipuler, le mutiler, le torturer, le tuer. Un fœtus n'est pas encore un corps (sain) ; ce n'est pas un en-corps. Il y a des meurtres qui ne sont pas des crimes : donner la vie, donner la mort...

Les manipulations génétiques - la manipulation de l'inné par l'acquis, de l'hérédité par l'héritage, de la genèse ou de la génération par le patrimoine, de la génétique par la « générique » - outrepassent les frontières du corps (organique), qui n'a pourtant de limites que ses organes, que l'on peut quand même lui transplanter. Le clonage est la transplantation d'un corps, du corps ; il est donc une atteinte à l'intégrité du corps. Le clonage est l'envers de l'euthanasie, mais c'est pourtant un « crime contre l'humanité » : faire vivre, faire mourir - faire vivre ou mourir ? Là est la question chimiothérapique !

Les frontières du corps sont les frontières de la science ; il n'y a pas de science des frontières (du corps). La science ou la technique du corps, la biotechnologie du corps, est

l'éloignement de la reproduction dans la représentation, du spectacle dans le spectacle du spectacle ; le développement (d'un organe malade ?) y est alors soumis à l'environnement (d'un organisme sain ?), tout cela sous le comportement (d'un cerveau fou ?). La bioéthique est la fin de la biologie et de l'éthique, leur finalité ou leur finitude, leur finition dans le biopouvoir, qui se soumet ainsi le sujet et qui soumet aussi le sujet à l'individu, à la domination du principe d'individuation : « Sois toi-même ! », « Sois ce que tu deviens. » - « Ne sois rien, ni plus ni moins, ou un peu plus ou un peu moins... »

## **LE CORPS ORGANISATEUR**

### **LA « CORPORATION »**

#### **(L'organisation)**

Le corps se multiplie, au moins par trois : il ne saurait se réduire à un corps (ordinal) ou à un corps un (cardinal).

« Le corps est une arme potentielle » - non, une âme potentielle ; c'est là l'aspect cognitif ou modal du corps organisateur, du corps adjectif (du sourire), qui s'organise et organise (les autres corps) dans une forme de vie, mais qui est irréductible à l'existence ou à la vie sociale ; c'est le corps de l'intellect, de la perception interne ou du sens interne et de



l'intériorité : ce n'est pas le corps (organique) du prince, qui est en vie, mais le corps du principe, qui est au monde : être-au-monde (par la société ou la politique, la culture ou l'idéologie, la nature ou l'économie, par la technique, le capital et le travail ou par l'industrie au sens étymologique et préhistorique du terme). La société (l'être-ensemble, l'être-avec) mine la culture - l'être-sans-avoir que devrait être l'université ? - qui la détermine, mais qu'elle domine parce que l'économie (l'être-pour ou l'être-contre) les surdétermine.

La « corporation » est le corps qui fait agir, qui pense et qui raisonne, qui analyse et qui étudie, qui juge et sanctionne. C'est le corps qui rêve (éveillé) ; ce n'est pas le corps du rêve mais de la rêverie. C'est le corps de la raison par le(s) sens interne(s), par le bon sens et le sens commun ; c'est le corps intéroceptif, le corps

symbolique de l'observateur et de ses opérateurs cognitifs ou modaux (verbaux) : quand il croît, il croit ; il a la foi, alors que le premier - l'organique - a le foie, le e s'étant trompé de corps et de genre... Corps liturgique et fiduciaire de la corporation qui peut aller jusqu'au corporatisme, au fascisme, ou jusqu'au « corporalisme », de l'humanisme au féminisme, le corps organisateur ou cognitif, le corps du regard (introspectif, mais à distance), est le corps de la propriété et de la compétence, du pouvoir et de la signification - le corps-projet (de l'office et du service) du savoir, de la souveraineté et de l'échange des paroles, de la souveraineté de la civilisation à la civilisation de la souveraineté... C'est surtout un corps social, l'ensemble des corps sociaux, de l'anthropologie à l'ethnologie, de la sociologie à la psychologie, de la géographie à la démographie, de la préhistoire à l'histoire. Et l'humain n'a pas le privilège du social ou du

socio-historique, comme l'éthologie - mais pas l'éthique - le prouve : le chimpanzé et l'homme (s)ont un corps. Si on a un corps organique, on est un corps organisateur : il y a de l'on !

Le biopouvoir est la tentative de faire d'un corps biologique (physiologique, anatomique) un corps social (historique, historiographique) ou d'un corps social (culturel) un corps biologique (naturel) et d'inverser le « gène » du capital dans le capital du gène : il est évidemment plus facile de transformer un corps humain (génétique et politique) en robot qu'un robot (technique) en être humain, comme plus facile de faire parler un humain comme une machine qu'une machine comme un humain... Le biopouvoir « s'incorpore » entre la chirurgie plastique et la chirurgie esthétique, entre la médecine et la cosmétique, entre la souffrance et la plaisance, entre le (reste du) corps et la tête. Le biopouvoir soigne (le corps) sans guérir (la

tête) ; plein de soins, il est en demande de corps, mais il n'en a pas besoin ; il besogne, la besogne étant le féminin du besoin ; certains, de la biologie des Prix Nobel à l'ethnologie des autres petits prix, disent qu'il « bricole »... Quelque alcoolique ubuesque aurait dit, en un hoquet, qu'il picole !

Mais ce n'est guère drôle.

Le biopouvoir est la biotechnologie du corps ; c'est depuis toujours le pouvoir sur le corps organique, qui ne manque pas d'organisation (biologique) ; c'est un pouvoir non seulement politique mais phénoménologique, jusque dans le « fonctionnarat de la philosophie ». Le corps (organique) doit être marqué et remarqué ; il doit être démarqué par le rituel, le rite, le cérémonial, l'initiation ; on le peint, on le tatoue, on le perce, on l'excise, on le circonscit,

on le vaccine, on le mutile, on le sacrifie, on le prostitue, on le viole, on le martyrise, on le torture, on l'exécute : écartèlement, empalement, égorgement, bûcher, exposition, strangulation, pendaison, décapitation, peloton, électrocution, injection, asphyxie. Et quand ce n'est pas la peine de mort ou l'homicide, c'est le suicide : défenestration, noyage, gaz, barbituriques, surdose, arme à feu, faux accident, etc. Ou c'est la mise en danger du corps : vitesse, spéléologie, plongée, alpinisme, parachutisme, acrobatie, ski, cirque, sadomasochisme - dont le culturisme n'est jamais que le démenti...

Le biopouvoir est un pouvoir de mort, un pouvoir de vie et de mort sur les sujets ; il est donc synonyme d'assujettissement et d'interpellation, de désindividuation au nom de l'individualisation. Il s'exerce des manipulations génétiques aux manipulations génériques ; il

manipule les gènes et les genres, les sexes et les sexualités, les neurones et les hormones. Le corps organisateur est un corps manipulateur, une organisation de manipulation. - Qui a pu manigancer, organiser, un tel agencement de manipulation, une telle machination ?

Le sociopouvoir est l'exercice du biopouvoir. Il sépare la matière et l'esprit, le corps et le cœur, la chair et l'âme, le profane et le sacré, le religieux et le divin, la culture et la société, la société civile et la société politique. La société manque d'organisation ; elle n'est pas organique ; ce n'est ni un organisme ni une organisation ; c'est-à-dire que son organisation n'est pas essentiellement sociale. C'est pourquoi il y a toutes sortes de corps sociaux. Il y a le corps économique : travailleur, militaire, impérial ; le corps politique : domestique, juridique, étatique ; le corps

idéologique : éthique, religieux, moral ; le corps culturel : esthétique, artistique, littéraire.

Le corps organisateur - corps qui organise et qui est organisé - n'est pas aussi empirique que le corps organique ; celui-ci est protagoniste ou protagoniste, celui-là est antagoniste ou antagoniste. Le corps organisateur est le corps du travail et le corps au travail ; il est le travail (de l'esprit) du corps. Le pouvoir du travail se caractérise par les rapports de production et les forces de production incluant la force de travail (le corps sale), mais surtout par les rapports de force : par les luttes ou les antagonismes. Il y a la lutte des esprits : des mères, des pères et des ancêtres ou des religions ; la lutte des mères : des langues, des sexes et des patries ou des ethnies (« matries », fratricides, confréries) ; la lutte des pères : des pays, des États et des classes ou des clans, des castes et des tribus ; la

lutte des ancêtres : des peuples, des générations et des familles ou des nations. Il y aussi la lutte des âmes : des vivants, des morts et des survivants. Il y a enfin la lutte des corps : des modes (étendue, substance et puissance), des formes (ouverture, fermeture et clôture ou infini, fini et défini) et des forces (information, matière et énergie). - Et tout cela dans la (triple) triple articulation de la dominante (le premier terme), de la déterminante (le deuxième terme) et de la surdéterminante (le tiers terme, qui est donc l'instance originaire).

Il n'y a pas de biopouvoir et de sociopouvoir sans psychopouvoir, sans pouvoir sur les têtes, sans pouvoir de les réduire - « l'art de réduire les têtes ». Tandis que le sociopouvoir est le pouvoir de la police, le psychopouvoir est le pouvoir de la conscience (de soi), dans la confusion de la « corporalité » et de la



corporéauté ». Il est l'exercice de ce pouvoir cérébral ou cortical - pouvoir entêté ou têtue et industriel - qu'ont la propagande et la publicité, l'information et le marketing, l'industrie du spectacle et le spectacle de l'industrie, sans oublier la parapsychologie : horoscope, astrologie, chiromancie, cartomancie, gourous, spirites, prophètes, sectes, etc. Et la chirurgie (esthétique) est l'ultime arme de ce psychopouvoir : bientôt chacun pourra se faire greffer un nouveau visage à l'image de l'inimaginable !

Le conditionnement du comportement est une éducation sans instruction, une pédagogie douce de la conscience et de l'intelligence, une psychologie ou une philosophie du sujet soi-disant maître de lui-même : du moi ou du soi, mais sans première personne, sans je. C'est une phénoménologie qui fonctionne à la demande et à l'imaginaire et qui se

donne un style de vie intellectuel, professionnel ou confessionnel (ou autrement corporatif) plutôt que personnel (ou autrement corporel). Le « subjectum » y fait la loi, y est le triple roi : loi, foi et moi ou (conscience de) soi- « His Majesty, the Baby ! »

Comment le corps organisateur pourrait-il être désorganisé ou autrement organisé ? Peut-il y avoir libération des corps ? Au minimum, ce ne pourrait être que dans et par la libre circulation des corps : des biens, des paroles et des personnes, des services, des loisirs et des plaisirs, et donc par l'abolition des frontières : contre le nihilisme et le racisme et contre les monothéismes et les nationalismes ou contre les humanismes, l'ouverture des frontières de toutes sortes, des barrières aux barreaux, des bords aux bornes, des lisières aux limites ; par l'abolition aussi des heures d'ouverture ou de

fermeture et du calendrier des fêtes civiles ou religieuses, des congés statutaires (patronaux ou syndicaux, cléricaux ou nationaux, ecclésiastiques ou étatiques), des horaires fixes de travail ; par l'élimination en outre des papiers et des passeports et donc de la citoyenneté, dans une autonomie sans indépendance (ou l'hétéronomie), où la puissance de la souveraineté spirituelle ou intellectuelle (comme fonction invisible et divisible) se substituerait à la souveraineté matérielle et manuelle du pouvoir (en partie comme sous-code d'honneur visible et indivisible).

Réorganisation de la vie quotidienne, « la vie plus forte que la pensée », autrement que par le calendrier !...

Révolution sans armée - mais sans être désarmée - contre l'autorité et l'ordre, contre le gouvernement de la violence et la violence du

gouvernement, contre le commandement par  
l'armement !

Pour une « omnicratie », un « système »  
ayant le meilleur de la démocratie (le nombre), de  
l'aristocratie ou de la ploutocratie (la richesse),  
de la monarchie (la souveraineté) et de l'anarchie  
(la puissance) : système, régime, registre.

République sans État ?...

## **LE CORPS ORGINAIRE**

### **L' INCARNATION**

Le corps originaire ou subjectif (du rire) du sujet de l'énonciation est métabiologique, métaphilosophique et métapsychologique (topique, dynamique et économique) ; c'est le corps thymique ou proprioceptif de la passion et de l'imagination : « subjectus », il pâtit et il subit. On vit son corps - et il meurt... Le corps originaire, qui est irréductible à l'existence ou à la vie psychique, s'incarne et il incarne la vie : il naît de lui-même, d'une parenté généalogique, la maternité (ou la natalité) menant de la peine à la joie et la paternité (ou la mortalité) de la joie à

la peine ; il est le princeps - l'origine agonistique - du principe et du prince ; il est autrement (à un plus haut degré) réel : charnel. C'est le corps du désir, non pas du désir mimétique (ou culturel) ou du désir machinique (ou naturel), mais du désir dialectique (ou structurel et transindividuel). En lui, fusionnent l'image du corps, le schéma corporel et le schéma postural, de même que la chair, le cœur et l'âme ; c'est lui qui a du corps et de l'esprit (mémoire, intelligence et conscience) : c'est le corps de la voix et du tact ou du sens intime, le corps de la supériorité - ou de l'infériorité - de l'affect, le corps de l'être-à-la-mort, c'est-à-dire du sujet de l'inconscient ou du langage.

C'est le corps réel de l'énonciateur et de ses opérations thymiques (proprioceptives), qui font qu'il y a primat du pronom, de l'adverbe et du joncteur sur le verbe et sur le nom (substantif ou

adjectif) ; énonciateur qui n'est personne, qui est impersonnel. C'est le corps de l'impropriété (qui est principauté, priorité ou primauté) et de l'incompétence (qui est performativité), de la puissance et de l'énonciation - le corps-trajet (de l'office et du service) du travail, de la fécondité, trajectoire du sujet et donc de l'échange des personnes, de la fécondité de la sauvagerie à la sauvagerie de la fécondité... Ce qui prévaut dans l'échange des biens, l'échange des paroles et l'échange des personnes, c'est l'échange, c'est-à-dire le lien et le lieu, qui n'est pas (qu')économique, qui est imaginaire, symbolique et réel et qui peut ainsi tenir du religieux, l'essence du lien/lieu social n'étant pas sociale ; ce qui pourrait vouloir dire que le don est l'origine de l'échange, de la dette au dol en passant par la dot... Le travail (et sa division sociale et sexuelle) est évidemment lui aussi irréductible à l'économie, à la production,

puisqu'il est en outre reproduction et donc fécondité..

Le corps originaire se caractérise par la posture, qui surdétermine la culture, qui détermine la nature, qui domine. De la posture font partie l'asymétrie de la droite et de la gauche - la latéralité étant le champ sémantique le plus archaïque (selon quelque linguiste inconnu) et la latéralisation surdéterminant l'espace (dominant) et le temps (déterminant) - et la coordination de la main et de la mâchoire. La posture est le dispositif ou le diagramme qui prévaut sur les dispositions et les positions ou les prises de position.

Alors que le corps organique peut être pathologique, jusqu'à la guerre du prince, et que le corps organisateur (et désorganisateur) est pathétique, même dans la souveraineté du principe



ou le principe de souveraineté, le corps originaire est au plus pathémique, dans et par la fécondité du princeps ; il est pathique (sympathique ou antipathique, empathique ou apathique) et phorique (euphorique ou dysphorique, emphorique ou aphorique) : pour ou contre, avec ou sans ; il est thymique, de l'ordre de l'humeur et du transport : du « transport tragique » - « transfert tragique »... C'est le corps lyrique et tragique (ou poétique), tandis que le corps organisateur est dramatique (ou théâtral) et que le corps organique est épique (ou romanesque) ; ce n'est pas un organisme esseulé ou une organisation solitaire, mais une origine seule, une origine en guise ou en quête de commencement et de commandement : ce serait le « ni » qui précéderait le « non », lui-même procédant au « oui », le « ni » (ou le « si ») dont procéderaient le « non » et le « oui »...

Le corps originaire est le corps du trait, de l'attrait et du retrait, le corps de la traction (attraction, rétraction ou contraction) et de la pulsion (impulsion, répulsion ou compulsion) ou de la valence, c'est-à-dire de la valeur des valeurs (ou des différences) : pulsions de vie et pulsion de mort, celle-ci s'incarnant même en des cellules suicidaires, des cellules de mort. Le corps originaire est le corps de la gestualité (ou de la socialité), de l'oralité et de la sexualité : le corps de l'homme ; qui dit animalité (humaine) dit sexualité : bien plus le corps du sexe que le sexe du corps, bien plus le travail du corps que le corps du travail, bien plus l'art ou la technique du corps que le corps de l'art (figuratif, défiguratif ou configuratif) ou de la technique.

Les valeurs (du corps) peuvent être syntagmatiques (virtuelles ou potentielles, actualisées ou réalisées), paradigmatiques ou

métamorphiques. Les valeurs paradigmatiques sont pragmatiques (descriptives ou sensibles, essentielles ou accidentelles), cognitives (modales) ou thymiques, la thymie étant l'articulation de l'extéroceptivité, de l'intéroceptivité et de la proprioceptivité ou de la pathie et de la phorie. Les valeurs métamorphiques sont individuelles (particulières, naturelles, innées, génétiques), collectives (universelles, culturelles, acquises/requises, génériques) ou transindividuelles (singulières, posturales, conquises, généalogiques). Les valeurs individuelles sont des valeurs d'absolu ; les valeurs collectives sont des valeurs d'univers ; les valeurs transindividuelles sont des valeurs d'événement (et d'avènement), des valeurs d'expérience, des valeurs d'essence et d'existence, mais des valeurs événementielles plus que des valeurs existentielles ou que spirituelles...

Les valeurs syntagmatiques sont aux valeurs paradigmatiques et aux valeurs métamorphiques ce que la métonymie (spatiale, contiguë, maternelle) est à la métaphore (temporelle, similaire, paternelle) et à la métamorphose (spatio-temporelle, latérale, personnelle) ou au zeugme.. Des valeurs, les valences disposent (et en imposent), comme le volume dispose de/la profondeur et de/la surface, comme le contenant (l'enveloppe, la membrane, la peau des trous) dispose de/la forme du contenu et de/la forme de l'expression, comme la parole dispose de/la langue et du/le discours, comme l'homme dispose du/le langage et du/le monde.

De la subjectivité sans sujet, la science, au sujet sans subjectivité, la (bio)technologie (robot ! cyborg ! clone ?), en passant par le « sujet sans sujet » qu'est le psychotique, le corps (originnaire) se fait sujet ; c'est-à-dire qu'il s'incarne en un événement, dont la

singularité est irréductible à un fait transformant un état, à une action informant une activité, à un geste formant une geste, à un simple changement de site ou à une modification simple du devenir ; c'est autant l'événement ou la situation qui fait le sujet (collectif, individuel ou transindividuel) que le sujet qui fait l'événement. Échappant à la dépendance, à l'indépendance et à l'interdépendance, l'événement est advenir et survenir plutôt que devenir ou parvenir ; il est souvenir et avenir. L'événement est commencement et commandement, appropriation et expropriation, législation et transgression : il est conflictuel, polémique ; de la natalité à la mortalité ou du temps au contretemps, c'est une « poussée du temps » : « Ereignis », selon un dominicain reconnu... Le sujet, ou le suppôt, est l'événement et l'avènement du corps, dans la subjectivation, qui prend parfois la forme de la déroute du principe d'individuation : foule du spectacle ou

masse de la manifestation, mais aussi camp de travail ou de la mort.

Il n'y a de « corps propre » - et de « corps sale » - que par le corps originaire, le « propre corps » du « corps propre », le pur corps ou le corps pur qui est le seul corps « spirituel », dans le sens viscéral - et non mental, cérébral ou cortical - du terme, soit dans un sens qui ne peut qu'échapper à la morale, à la religion et à l'éthique ; c'est en ce même sens - sens intime, infime et ultime - qu'il est plus - ou plutôt moins - qu'originel ou original. Ce n'est pas un mythe mais un mystère : le mystère de la vie et la vie du mystère...

Danse ou musique, art ou sport, pensée ou sexe, le corps originaire n'est pas un corps sans organes, vu les zones érogènes ; par l'âme, c'est le sens des organes des sens, le sens intime du

sens interne. Ce n'est pas le corps des organes externes, si ce n'est des organes sexuels ; avec un peu de chance et beaucoup de fantasme(s), c'est le corps de l'orgasme, parfois de l'orgasme partagé. Mais il ne faudrait pas trop en demander : l'espèce humaine est l'exception - peut-être avec le bonobo - à la règle des organismes ou des organes sans orgasmes et il y a beaucoup d'individus qui n'ont pas encore accès à l'orgasme - tout au moins lors du coït pour la majorité ou la plupart des femmes, l'accouplement étant le lieu d'un impossible, soit du réel ou de la jouissance (phallique) sans plaisir - et qui n'en connaissent pas l'excès, son accès de fièvre, de colère, d'origine et de mort : « petite mort »... L'impossible du rapport ou du lien sexuel y est bien pour quelque chose : un pénis ne peut pas faire jouir un clitoris ; au dehors de l'érection (qui est la projection phallique et non génitale du corps sexuel au delà de ses frontières), il faut un dedans de pénétration. Mais

ce n'est pas une impossibilité anatomique, sexologique, physique ; c'est une impuissance métaphysique, ontologique, métapsychologique : deux ne fusionnent pas en un, un se divise en deux - ou trois !

Dans l'évolution de l'espèce humaine, par l'interfécondité et au risque de l'extinction ou d'une nouvelle spéciation, nul ne sait si l'orgasme est à l'origine, s'il s'est perdu - comme la visibilité de l'oestrus, que le rouge à lèvres recrée, des lèvres de la bouche aux lèvres de la vulve - ou s'il s'est acquis ; si la jouissance croît ou décroît, au même rythme que la souffrance. La sexualité sans orgasme n'a d'égal ou d'envers que l'orgasme sans sexualité, la quête de l'orgasme sans sexualité : toxicomanie ou autres dépendances, anorexie ou boulimie, frigidité mystique ou puissant mysticisme, solitude de l'ermite ou exil



du penseur, exode de la multitude ou épisode de la finitude..

Le corps originaire (thymique ou proprioceptif et spéculatif ou imminent) est agonique, agoniste, agonistique, agonal, c'est-à-dire natal et fatal, capital et cardinal : transcendantal ; il est la surdéterminante ou la caractérisante du corps (propre), la déterminante ou la constituante étant le corps organisateur (cognitif ou intéroceptif et spectaculaire ou principalement immanent) et la dominante ou la composante étant le corps organique (pragmatique ou extéroceptif et spéculaire ou généralement éminent). Le corps organique est le corps du nom : il est (dé)ontique, être substantif et participe (ou étant) ; le corps organisateur est le corps du verbe : il est (dé)ontologique, être (à l')infinitif ; le corps originaire est le corps du pro-nom et de l'ad-verbe : il est aléthique, être

génitif et déictique (ou être-là), le « Dasein » n'étant rien de plus que la deixis ou la deixis n'étant rien de moins que le « Dasein »..

Le triple corps ou la triple articulation du corps est la posture, la stature de la posture, qui fait le primat, la primauté ou la priorité, du conquis (transindividuel ou singulier) sur l'inné (individuel ou particulier) et sur l'acquis ou le requis (collectif ou universel), l'appris. La posture (ou la stature) du corps originaire prévaut sur le rang (ou le statut) du corps organisateur et le sang (ou la statue) du corps organique ; il casse la (dis)position de la culture et de la nature, en même temps que l'univers collectif de la nature et de la culture et l'univers individuel de la vie et de la mort se voient déjoués ou rejoués par un « univers » ou un (mi)lieu transindividuel, où il y a vie de la nature (natalité, naissance, origine, évolution) et vie de la culture

(renaissance, connaissance, reconnaissance, progrès, développement, révolution) ou mort de la nature (meurtre, accident, sécheresse, pollution) et mort de la culture (inceste, méconnaissance, répression, régression, stagnation, involution). La posture soumet l'aptitude à l'attitude, l'habitude à l'étude, le (conditionnement du) comportement au développement, l'environnement (écologique) à l'enveloppement (topologique), la conduite à la tenue, le caractère au tempérament, l'individualité à la personnalité.

Les obstacles à la posture du corps (originaires) sont nombreux : l'infeste, l'inceste et le meurtre ou le mythe, le rite et le culte parmi d'autres, ainsi que la (dé)négarion du tabou du sang et du complexe de castration ou le déni de l'interdit de l'infeste et donc de l'exogamie et du totémisme : le déni ou l'oubli du tragique, de l'origine tragique. Dans ses tendances et ses

tensions ou dans ses tentatives, le corps doit se garder d'au moins deux tentations : le désaveu de la différence sociale, dans l'humanisme, et la dénégation de la différence sexuelle, dans le transsexualisme ou d'autres tangences semblables ou équivalentes.

La différence sexuelle - et qui dit différence ne dit pas égalité mais asymétrie, dans le complexe de castration - transit chaque individu, non seulement selon son sexe ou son genre et sa sexualité, non seulement selon sa langue et son discours ou son parler, mais selon sa parole, la parole étant l'essence du langage et donc de l'inconscient. La différence sexuelle est à la fois génétique (innée, sexuée par les gènes et les hormones : femelle ou mâle), générique (acquise, requise par les genres et les modes : féminine ou masculine) et généalogique (conquise par des conditions et des postures : singulière ou

multiple, singularisatrice mais jamais simple, au moins double ou triple, du différend à la double contrainte ou à la triple prescription de naître, de vivre et de mourir). C'est pourquoi il y a des manipulations encore plus graves et plus dangereuses, pires que les manipulations génétiques et que les manipulations génériques : les manipulations généalogiques - les mutations artificielles et artificieuses...

Le corps (originaire) doit aussi se garder de la religion, du corps de la religion (qui est contre le sacré corps, le corps de l'amour ou le corps de la représentation), mais aussi de la religion du corps (qui est pour le corps sacré, l'amour du corps ou la représentation du corps) : immanent et imminent, radical et fondamental (d'un fondement sans fondation, d'un fond sans fondement), le corps originaire ne s'incarne pas dans l'éminence et la transcendance.

C'est par le corps originaire qu'il y a style de vie, style de la vie sexuelle jusque dans la vie quotidienne du travail et jusque dans la vie mentale de la pensée ; c'est le style de l'affect, de l'affectivité (du ça), qui surdétermine (ou délimite) la réflexivité (du surmoi), qui détermine l'effectivité (du moi), qui domine dans l'activité. L'activité (la praxis) est irréductible à l'action, puisqu'elle est surtout passion et aussi raison ; de même, le travail n'est pas (que) le capital, soit l'organisation de la fabrication ou de la (re)production (la *tekhnê*) et la fabrication ou la (re)production de l'organisation (la *poiêsis*). Le travail, en sa division sexuelle, sociale et technique, surdétermine la technique (de la culture) du capital, qui détermine le capital (de la société) de la technique, qui domine [...]

# TRIPLE ARTICULATION

(Ponctuation)

*Domination* ← *Détermination*

↑

*Surdétermination*

Éminence ← Immanence

↑

Imminence

## LA TECHNIQUE ET L'ÉCONOMIE

Jadis, j'affirmais qu'il était plus facile de transformer un humain en robot qu'un robot en humain; je ne voyais pas exactement comment; j'avais une conception sociale du robot. Or, maintenant, il y a les avatars, les chimères, les cyborgs; il y a le téléphone portable qui, bientôt, ne sera plus portable et jetable mais *implanté* dans le cerveau comme d'autres prothèses dentaires, oculaires, auriculaires, etc.



Cela a commencé avec la médecine, la chirurgie, la chirurgie plastique, puis esthétique et enfin sexologique : les transsexuels sont les ultimes métaphysiciens - avec les autistes !

(Cela n'est pas étranger à la transplantation d'organes, avec laquelle est venu le trafic d'organes.)

L'humanisme triomphe dans le post-humanisme ou le transhumanisme : l'homme est dépassé par la machine que l'animal était depuis Descartes, mais dans le rejet de l'animalité, c'est-à-dire de la sexualité, de la différence sexuelle, qui n'est pas que culturelle, simple affaire de *genre*; après la différence de sexe, ne vient pas la différence de race ou de classe mais la différence de *main* : être droitier, gaucher ou ambidextre.

Mais on ne vient pas à bout de l'humanisme par le nihilisme ou par l'animisme à la Lestel : À *quoi sert l'homme ?* [2015]; il ne s'agit pas de remplacer une métaphysique (occidentale ou européenne) par une autre (orientale ou amérindienne) : on naît avec le physique de sa nature et la métaphysique de son monde.

L'esprit, dont la mémoire, n'est plus le même depuis l'écriture, l'imprimerie, l'électricité, le télégraphe, le téléphone, l'ordinateur, l'internet : il s'est *extériorisé*; cependant, aujourd'hui, les ingénieurs - du féminisme à l'animisme en passant par l'antispécisme - cherchent à faire rentrer tout cela dans le cerveau, dans le corps, dans le corps de la cervelle. Après avoir implanté l'esprit dans le téléphone portable ou androïde, on fera l'inverse...

S'il y a des techniques du corps [Mauss] ou des techniques du soi [Foucault], elles ne sont rien à côté des techniques des corps (corpuscules, molécules, gènes), de leurs techniciens (ingénieurs, médecins, chirurgiens) et de leurs technocrates, technologues ou apologues (épistémologues, sociologues, écrivains de science-fiction). Il y a même des experts ou des spécialistes des sciences cognitives, des neurosciences ou de l'intelligence artificielle qui se prétendent philosophes : Dawkins, Pinker et autres charlatans.

\*

La phénoménologie - à cause de sa technique qu'est l'herméneutique - n'échappe point à la métaphysique.

\*

Le concept de formation sociale englobe celui de mode de (re)production et Graeber, dans *Possibilities* [2007], a raison de ne pas limiter la production à la production *matérielle* : il y a longtemps que j'écris que les rapports ou les relations de production déterminent les forces de production, mais que les deux sont surdéterminés par les rapports de force :

*Formation sociale*

Forces de production ← Rapports de production

↑

Rapports de force

*Rapports de force*

Luttes ← Liens

↑

Lieux

Le lieu est à la fois site et place, rang et rôle impliquant au moins un acteur (« Chose ») dans la topologie de l'être, en sa vérité, son sens ou son essence. Cette topologie est celle du quadriparti du monde [*Geviert*] et du dispositif [*Gestell*], qui est la photographie négative de l'*Ereignis* [Heidegger, Thomson].

Le lieu comme base (en ses multiples définitions) et comme erre(s) :

*Lieu*

Aire ← Ère

↑

Air/Erre/Erres

Espace ← Temps

↑

Personne

Présent ← Passé

↑

Futur

Le présent domine parce qu'il est à la fois spatial  
(ici vs ailleurs), temporel (maintenant vs alors)  
et actantiel (don vs abandon).

\*

*Accumulation et valorisation*

Consommation ← Production

↑

Circulation

(Échange)

Échange des biens et des services ← Échange des messages

↑

Échange des personnes

(Femmes)

\*

*Le transcendantal*

Éminence ← Immanence

↑

Imminence

\*

*Travail*

Matérialité ← Spiritualité

[Marx]

[Weil]

↑

Fécondité

[Dumézil - JML]

\*

D'après Émile Benveniste  
*Langues, cultures, religions*  
p. 159-160  
p. 159, note 4  
p. 160, note 1  
etc.

« *La libation aux morts* » (des Grecs)

Vin exaltant ← Miel purifiant  
(forts, guerriers)                      (voyants)

↑

Lait nourrissant  
(agriculteurs, pasteurs)

*Alfred le Grand au Moyen-Âge*

Hommes de guerre ← Hommes de prières

↑

Hommes de travail



Dieu

↓

Chevaliers ← Clercs

↑

Laboureurs

Démon

↓

Bourgeois et usuriers

*À partir de Benveniste et Dumézil*

(en inversant la première fonction, la souveraineté, et la troisième, la fécondité,  
qui est la première en dernière instance)

Guerre ← Souveraineté

↑

Fécondité

Guerriers ← Prêtres/Magiciens

↑

Agriculteurs

*Dieux*

Mars ← Jupiter

↑

Quirinus

*Offrandes aux dieux*

Taureau ← Ovin

↑

Porc

*Médecines*

Médecine du couteau ← Médecine des charmes

(vs ulcère, fracture)            (vs aveuglement)

↑

Médecine des plantes

(vs consommation ou poison)

\*

Nature ← Culture

↑

Posture

Inné ← Acquis/Requis

↑

Conquis

Génétique ← Générique

↑

Généalogique

\*

3 ← 2

↑

1

ou

1 ← 2

↑

3

(tiers inclus)

\*

### *Théorie*

Esthétique transcendantale ← Logique cardinale

↑

Dialectique radicale ou fondamentale

(articulation ou ponctuation plutôt que contradiction,

qui est médiation, conciliation ou réconciliation)

*Dialectique de l'articulation*

Domination ← Détermination

↑

Surdétermination

*Méthode*

Synthèse ← Analyse

↑

Hypothèse

Procès ← Système

↑

Processus

*Procès*

Procédé ← Protocole

↑

Procédure

\*

*Logique de Hegel*

(selon Christopher J. Arthur, mais autrement articulée par JML)

Philosophie de la nature ← Logique

↑

Philosophie de l'esprit

Être ← Essence

↑

Concept

(Pensée)

*Être*

Qualité ← Quantité

↑

Mesure

*Essence*

Fond/Principe ← Apparence

↑

Actualité

*Concept*

Subjectif ← Objectif

↑

Idée

*Dialectique de la forme-valeur par Arthur*

Circulation ← Production

↑

Accumulation

Marchandise ← Argent

↑

Capital

*Marchandise*

*(Marché)*

Échangeabilité ← Quantité de marchandises

↑

Valeur d'échange des marchandises

*Argent*

Valeur en soi ← Formes de la valeur

↑

Argent

*Capital*

Liste de prix ← Métamorphoses de l'argent et des marchandises

↑

Autovalorisation

(survaleur, plus-value)

*Théorie de l'échange d'Arthur*

Valeur en germe ← Apparition de la valeur  
(valeur d'usage)

↑

Valeur en soi

(valeur d'échange)



## **LE TRAVAIL**

### ***Le « travail » de la nature***

La nature - comme le bois - « travaille » : le soleil brille, l'éclair tonne, le vent souffle, la pluie tombe, les cours d'eau débordent, les mers s'agitent, les tempêtes font rage, les forêts s'enflamment, les volcans s'activent, les continents dérivent etc. Les animaux chassent, pêchent ou cueillent; ils creusent, cachent ou bâtissent; sans œuvrer, ils sont à l'ouvrage. Étant donné que l'être humain aussi est un animal, il est

en partie dans sa nature de travailler : comme les carnivores, il chasse; comme les ours et les mammifères marins, il pêche; comme les herbivores et les rongeurs, il cueille. La femme qui accouche est en travail...

La course du soleil, la promenade de la lune, le mouvement des planètes, les points cardinaux, les moments de la journée, le rythme des saisons et le climat en général avec ses intempéries sont autant de manifestations du « travail » de la nature.

On ne peut donc ignorer ou négliger la nature dans la définition de la nature du travail.

## ***La nature du travail***

Le travail est une activité qui est irréductible à l'action, mais il en est inséparable; qui dit activité dit mouvements du corps comme cœur, esprit et/ou chair; il y a toutes sortes de « techniques du corps » : ramper, grimper, marcher, sauter, courir, nager, tirer, traîner, pousser, lever, lancer, serrer, empoigner, chanter, danser, embrasser, caresser, pénétrer, etc. (voir tous les verbes d'action). De la prédation à la production ou de la circulation à la consommation, il n'y a pas de travail (humain, voire primate) sans technique, par laquelle il y a transformation de la nature et qui n'est pas elle-même naturelle mais culturelle : acquise ou requise - apprise.

Il n'y a pas non plus de travail sans division du travail : division sexuelle (et non naturelle), division générationnelle, division sociale (entre le travail manuel et le travail intellectuel, entre la campagne et la ville), division technique (entre la décision ou la direction et l'exécution) et division politique ou économique (entre dominants et dominés, entre gouvernants et gouvernés, entre propriétaires et prolétaires, entre actionnaires et gestionnaires, entre sédentaires et nomades, entre autochtones et autres, etc.) C'est selon la division du travail qu'il y a organisation du travail : domestique, bénévole, clandestin, indépendant (intermittent ou non, autonome ou non, précaire ou non), dépendant (salarié, subordonné, aliéné).

Dans le passage d'une économie de prédation à une économie de production, il y a organisation du travail selon le mode de production : esclavage (de

l'Antiquité à la Modernité), servage (féodal, médiéval), salariat (capitaliste, moderne), avec nombre de recouplements ou de chevauchements. Est-il possible d'imaginer ou d'envisager une organisation ou une réorganisation du travail qui échapperait à un mode de production ou tout au moins au mode de production capitaliste, sans retour en arrière et en ayant bien en tête que le socialisme du XXe siècle n'a jamais été qu'un capitalisme d'État ou de parti sans réelle réorganisation du travail ? De quel type de révolution cette réorganisation a-t-elle besoin s'il n'y a pas d'organisation de la révolution sans révolution de l'organisation et si l'organisation du travail implique le travail de l'organisation ou bien un autre « travail d'organisation » [Dujarier] ou de réorganisation qui ne passe plus par la gérance, le contrôle et la surveillance ou par la mise en marché, la publicité et la promotion ?

## ***L'organisation du travail***

Posons que l'homme (*Homo sapiens*) est apparu avec le langage, la présomption de paternité et l'interdit de l'infeste (le tabou du sang interdisant l'inceste et le meurtre), il y a environ 200 000 années en Afrique de l'Est ou du Sud (épargnée par les glaciations). On ne peut présumer de l'existence de la famille monogamique ni des structures de la parenté du clan ou de la tribu; il y avait certes des liens et des luttes entre les groupes, les générations et les sexes; les ancêtres avaient sans doute leurs lieux (mythes, rites, cultes). Cependant, la vie sociale des chasseurs-cueilleurs ne pouvait être structurée que par la fécondité, c'est-à-dire par le travail et la sexualité, soit la prédation alimentaire et la prédation sexuelle, la proie alimentaire pouvant être végétale ou animale - voire humaine,

dans le cas du cannibalisme - et la proie sexuelle étant humaine - sauf dans le cas de la bestialité.

Ces nomades évoluaient du domaine (le foyer, la tente ou le campement) au territoire de chasse, de pêche ou de cueillette (incluant le charognage); les femmes, responsables de la garde des enfants (pas nécessairement seulement les leurs), pouvaient participer à la chasse mais sans les armes, qui tombaient, pour elles, sous le tabou du sang [Testart]; il y avait donc division sexuelle du travail domestique (au sens élargi du domaine au territoire), les jeunes et les vieux - s'il y en avait - en étant sans doute en grande partie exclus. Dans l'acquisition des techniques de la chasse, de la pêche et de la cueillette, certains - les plus forts, les plus habiles ou les plus intelligents - passaient de l'apprentissage à la spécialisation; il pouvait donc y avoir une division technique minimale du travail, division

qui devait intervenir dans le partage de la nourriture, la fabrication des armes ou des outils (qui sont parfois les mêmes) et le traitement des os, des peaux et des pierres.

Pendant la plus grande partie de la préhistoire, à l'ère paléolithique, on peut considérer que le travail des chasseurs-cueilleurs est un travail sans emploi, avant que n'apparaisse aux temps de la protohistoire (mésolithique ou néolithique) l'emploi sans travail : les prêtres et les guerriers, qui ne sont pas des travailleurs mais qui vivent du travail de ces derniers : il n'y a pas de souveraineté et de guerre sans fécondité. Il ne peut pas y avoir de principe (masculin) de mort sans principe (féminin) de vie : l'homme et l'arme donnent la mort (avec la force et la violence), tandis que la femme et l'outil donnent la vie (dans la douleur ou l'effort). Toutefois, il



faut aussi donner la mort (aux animaux ou aux végétaux) pour donner la vie (aux humains)...

\*

Il peut arriver que les militaires, les mercenaires et les meurtriers (paramilitaires, génocidaires, tueurs à gage) considèrent leur emploi comme étant du travail : ce sont pourtant des transgresseurs de la fécondité. Il en est ainsi des prostituées, des souteneurs et de leurs clients; sauf que la prostitution n'est ni un échange de biens ni un échange de services, ni non plus un échange de personnes, mais l'échange des corps contre des biens ou de l'argent impliquant un échange de paroles, tout au moins dans la sollicitation; c'est un échange truqué par le marché. Le travail ne saurait donc être confondu avec l'emploi, avec le revenu ou avec le salaire,

le pari ou la loterie - ce nouveau potlatch [Lévi-Strauss, Osteen].

\*

En revenant aux temps préhistoriques, il convient de constater que la taille de la pierre, la fabrication d'un outil, d'une arme ou d'un vêtement et la construction d'un abri exigent du métier : ne s'improvise pas tailleur de pierre n'importe quel enfant ou adolescent. Par contre, cela ne veut pas dire que ce métier est exclusif et que le même travailleur ne peut pas être en même temps un architecte, un « ingénieur » ou un artiste de la parure, de la sculpture, de la peinture, du bas-relief ou du modelage. L'art est travail, activité, fécondité, mais il y a aussi en lui une part de souveraineté; de même, le sport - qui peut être travail - a un aspect qui tient de la guerre :

il y a un continuum des guerriers aux soldats, des gladiateurs aux athlètes, des chasseurs aux joueurs; la chasse, comme la pêche, est devenue un sport ou un jeu.

Le travailleur préhistorique fait face à un environnement on ne peut plus hostile; il doit y construire son habitat; il lui faut bâtir et habiter, s'habiller et s'abriter, s'habituer au climat. Selon un guide de la grotte du Lazaret dans le sud de la France, l'Homme de Néandertal vivait nu; selon un autre guide du musée de Terra Amata près de Nice, ce n'était pas le cas de l'Homme de Cro-Magnon; le vêtement a certainement été un avantage dans la survie de l'espèce *sapiens*. La domestication du feu, avec ou sans la cuisson de la viande, ne pouvait pas suffire contre la glace, le froid, la pluie, la neige et le vent.

Il n'est pas assuré que le travail, l'art et le culte étaient séparés dans le temps et même dans l'espace; que les grottes ornées aient été des sanctuaires ou non n'empêche pas les activités collectives, où se mêlent le chant et la danse, la parole et le geste, le rite et la geste : l'exécution et l'observation, la présentation et la représentation, la création et la récréation; autour du feu, toutes sortes d'activités pouvaient se dérouler et continuer le travail de la journée ou contribuer au repos. Cela ne veut aucunement dire qu'il n'y avait point de conflits; étant donné les contraintes de l'environnement, les contrats entre familles, clans ou tribus et les contacts sexuels, ils étaient inévitables; des personnalités, des tempéraments ou des caractères antagoniques ne pouvaient que se manifester jusqu'à la violence. L'économie est irréductible au seul travail réel; elle a une part d'imaginaire et de symbolique ou d'idéologie et de politique, n'étant

pas que sociale mais aussi libidinale ou pulsionnelle ou ayant sa « part maudite » : la dépense, l'excès, le sacrifice - la transgression [Bataille].

## La révolution néolithique

Après des dizaines de milliers d'années de glaciations ponctuées de périodes interglaciaires, l'être humain s'est libéré de la glace; il s'est éloigné de la chasse, au profit de l'élevage, et de la simple cueillette, au profit de l'horticulture, puis de l'agriculture; de nomade il est devenu sédentaire. Pour la domestication des plantes et des animaux, le seul outil était insuffisant; il a fallu de l'équipement, voire un appareillage; la pierre a dû être autrement maniée, manipulée, manœuvrée. Le rapport au sol, à la terre, au terroir a été grandement perturbé : dieux chtoniens ou autochtones ?

L'organisation de l'espace a pris le dessus sur l'incorporation du temps et au détriment de l'incarnation de la personne. Les agriculteurs,

les cultivateurs ou les laboureurs se sont lancés à la conquête de l'espace terrestre; envahisseurs ou non, ils ont refoulé, neutralisé ou exterminé les chasseurs-cueilleurs; les artisans se sont alliés aux paysans. Et sont apparus les chefs, les maîtres, les gouvernants - et leurs partisans ou leurs opposants...

L'environnement a été radicalement modifié par l'industrie des cultures; la culture du travail s'est instaurée; les travailleurs se sont aussi donné d'autres cultes que ceux des chasseurs-cueilleurs. Autour des tours et des fours des potiers se sont érigés des hameaux, puis des villages; la poterie exige une vie sédentaire, car on ne transporte pas bien loin un équipement trop lourd; en même temps, elle favorise le stockage, avec lequel se renforcent les inégalités sociales entre les stockeurs ou les gérants des stocks et les producteurs, même s'il y a pu y avoir stockage

dans des sociétés de chasseurs-cueilleurs (pêcheurs) plus ou moins sédentaires et inégalitaires [Testart, Guy]. La révolution néolithique a été à la fois naturelle et culturelle, environnementale et sociale, économique et technique; elle a sans doute été aussi politique ou idéologique, cultuelle ou rituelle, religieuse ou autrement symbolique; avec sa part d'imaginaire elle a incurvé le cours de l'évolution<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour Testart, la révolution serait plutôt mésolithique et, pour Guy, elle aurait eu lieu au paléolithique supérieur (ou récent) dans des sociétés européennes capables de stocker et d'accumuler des surplus, qui sont source de richesse économique, de hiérarchie politique et d'inégalité sociale. Selon Guy, il y aurait donc une sorte de « *paléocapitalisme* » et une « noblesse » (une élite à l'origine mythique, un lignage dominant) saluée ou célébrée par l'art paléolithique, le prodige des artistes dans l'imitation (équivalant à un « code héraldique » de l'ordre du totémisme) contribuant au prestige des « nobles » dans l'ostentation. Selon nous, il y aurait alors déjà entente entre la souveraineté (spirituelle ou intellectuelle, publique ou sacrée) du savoir et la souveraineté (matérielle ou manuelle, privée ou profane) du pouvoir, entre le savoir-faire et l'honneur ou entre l'identité et la propriété.



\*

Avec les guerres viennent les raptés et les butins, les otages et les esclaves et une nouvelle organisation du travail par la spécialisation du métier : d'abord les ménagères, les habitants, les paysans, les fermiers, les récolteurs, les colons, les bûcherons, les cordonniers, les bouchers, les boulangers et les autres artisans; puis les mineurs, les forgerons et les maquignons; ensuite les bâtisseurs, les constructeurs et les contremaîtres, des dolmens aux menhirs en passant par les cimetières. Le métier fait du travail un emploi, entre les guerriers ou les gardiens et les esclaves. Il faut bien avoir du métier pour pouvoir échanger ses produits pour d'autres produits et ainsi être du métier : « chacun son métier, les vaches seront bien gardées »; mais « le plus vieux métier du monde » n'est pas du travail; avec l'agriculture et l'élevage, il n'y a point de

travail sans production ou reproduction (de la femme à la sage-femme).

Pour les esclaves, le travail est réduit à sa seule matérialité; pour les paysans et les artisans, il est surtout fécondité; sa spiritualité revient plutôt aux artistes. Il faudra encore plusieurs millénaires avant que la souveraineté (des gouvernants) ne devienne synonyme de science (des savants) et la guerre (des gardiens) d'armée (des soldats); ces fonctions, ces services ou ces liens s'articuleront autrement à partir de la période chalcolithique ou de l'Âge des métaux : le cuivre, le bronze et le fer avant l'or et l'argent; l'esclavage sera alors déplacé - plutôt que remplacé - par le servage avec son étalage de richesses et son culte ou sa manie des armes. Sera dorénavant consommée l'alliance entre la souveraineté du pouvoir (l'économie et la

politique) et la souveraineté du savoir (l'idéologie ou la religion).

Avec l'augmentation de la population due à l'agriculture, à l'élevage, à la poterie, au stockage et à la sédentarité le travail individuel est devenu en partie collectif : il n'y a pas de récolte sans un minimum de collaboration au sein du groupe, de la troupe ou de la famille de paysans; le métier de l'artisan trouve sa place dans un atelier et dans un travail qui gagne en solidarité, la sollicitude prenant le dessus sur la solitude, même si être solitaire n'empêche point d'être solidaire et vice versa; les commerçants favorisent l'échange, le trafic, le troc par le transport.

\*

Plus tard, la mise en place des chefferies s'illustre par l'érection des dolmens et des menhirs, sans doute par des esclaves roulant d'immenses pierres sur des troncs d'arbre sous les coups de fouet, ainsi que par une hiérarchie de cimetières, de sépultures individuelles ou collectives jusqu'aux pyramides cachant ou abritant des momies : la mort se manifeste différemment selon les classes ou les inégalités sociales. Les chefs ont droit aux meilleures places, aux offrandes et aux « morts d'accompagnement » [Testart] ou aux sacrifices. Le « travail de la mort » se perpétue ainsi ou autrement jusqu'à nos jours...

## Entre les révolutions

L'évolution de la domestication n'a pu se faire sans révoltes ou rébellions, que ce soit du côté des esclaves ou du côté des paysans; malgré leurs liens, les dominants eux-mêmes n'ont pu échapper aux luttes entre eux, aux conflits ou aux antagonismes jusqu'aux guerres; les choses ont évidemment empiré avec l'avènement de l'aristocratie, d'une noblesse en armes et du féodalisme. L'alliance de la féodalité et de la religion, de la chevalerie et du clergé, des suzerains et de leurs vassaux a amplifié la lutte entre les seigneurs et les serfs; le servage libère de l'esclavage, mais il emprisonne les serfs dans un fief; la plus grande partie de leurs produits leur échappe. Les artisans fabriquent des outils et des armes, des vêtements et des armures, des matériaux de construction ou de destruction; ils transforment ce qui leur est fourni; ce sont en

quelque sorte des intermédiaires entre les seigneurs et les serfs : la future petite bourgeoisie manuelle (commerciale).

En marge de la paysannerie et avec le triomphe de la chrétienté se développe une petite bourgeoisie intellectuelle vivant d'honoraires ou de traitements : médecins, notaires, avocats, juges, instituteurs, professeurs, courtisans, etc. [Supiot]; le droit canon redouble la religion; les puissants s'entourent de conseillers, de stratèges et d'ingénieurs pour faire la guerre. Mais en même temps qu'à la campagne se consolide la vie paysanne dans la routine, la famine ou la misère, on construit des églises et des abbayes, des monastères et des cathédrales, des châteaux et des forteresses, autour desquels vont se fonder des villes, d'abord surtout autour de la Méditerranée [Braudel]; dans la transition de la campagne à la ville, qui est la division sociale du travail, et

pour ou dans la construction se constitue la classe ouvrière par sa force de travail : charpentiers, manœuvres, maçons, couvreurs, etc.; les monastères sont déjà des fabriques, où se côtoient les moines et les paysans. Ces fabriques ne sont plus de simples ateliers; ce sont les ancêtres des manufactures, des usines, des entreprises; c'est là que se perfectionnent la technologie, l'industrie et la « religion industrielle » [Musso], avant la révolution industrielle, dans la spécialisation de la division du travail et au milieu des institutions ou des corporations.

Avec les commerçants et les marchands, avec la monnaie et le marché et avec la banque et la fiduciaire apparaît la bourgeoisie, avant même le capitalisme; contrairement aux aristocrates, qui méprisent le travail (qui est sale), les bourgeois travaillent; ils ne sont pas du côté de la dépense ou de la prodigalité (de la monnaie) mais de

l'épargne ou de l'investissement (de l'argent). C'est en ce sens que la bourgeoisie a été une classe révolutionnaire [Marx]; pour cette classe sociale, la propriété est synonyme de liberté; cependant, les bourgeois ne sont pas de simples propriétaires; ce sont les acheteurs de la force de travail des prolétaires. La bourgeoisie a substitué la démocratie à la monarchie; elle a misé sur l'État contre l'Église; elle s'est accaparé l'industrie avec son esprit d'entreprise : de la nature du travail à la culture du travail, du travail du corps au corps du travail, des techniques (du corps) aux technologies (du cerveau et de l'esprit ou de l'âme).



## **La révolution industrielle**

Comme il y a des racines paléolithiques (le stockage par exemple) à la révolution néolithique, il y a des racines néolithiques - ou tout au moins chalcolithiques - à la révolution industrielle : il n'y a pas d'origine sans racines. Avec la révolution industrielle, qui est à la fois économique et technique, il y a fusion du travail et de l'emploi. Sont exclus du camp des travailleurs, les chiffonniers, les vagabonds, les mendiants, les itinérants, les invalides, les infirmes, les aveugles, les toxicomanes, les délinquants, les criminels, les prisonniers et les prostituées, ainsi que les chômeurs, les vieillards et les orphelins; ne s'inscrivant pas dans la division sociale du travail, ce sous-prolétariat est livré à la division du travail (ou service) social; ce non-travail (ou non-emploi) ou ce sous-travail (ou sous-emploi) ne contribue point à la

fécondité du travail. Le travail de la fécondité s'en trouve entravé.

De la campagne à la ville, des champs ou des mines aux manufactures, du travail agricole au travail industriel, les ouvriers d'alors n'ont pas droit à la propriété, à la sécurité et à la protection; sur le marché du travail, il n'y a pas encore la solidarité de la force de travail; la subordination ne s'accompagne d'aucune assurance ou assistance. La propriété publique ou sociale ne viendra qu'avec les liens des individus, les luttes des groupes et les lieux de l'État ou du Droit. C'est avec la concentration de la force de travail dans les unités de production que pourront naître les syndicats (de métier, d'industrie ou d'entreprise), associés ou non à des partis politiques; les travaux publics ou collectifs seront l'occasion d'une organisation solidaire de la force de travail; avec les grands travaux, les

transports et la voirie, il y aura déploiement de l'insistance ou de la résistance, des revendications ou des altercations, de la désobéissance ou du sabotage.

Lors de la révolution industrielle, le capital réduit le travail à son aspect *matériel* (dominant : résultats, produits, objets de consommation) en refoulant son aspect *spirituel* (déterminant : motifs ou motivations de la production) et en méprisant son aspect *corporel* ou *charnel* (surdéterminant : objectifs de la circulation). Il y a donc aliénation ou dépossession de la *posture* de la force de travail, ainsi réduite à des dispositions (nature) sans positions ou prises de position (culture). Le développement des forces de production (dominantes) a lieu dans des rapports de production (déterminants) et sous des rapports de force (surdéterminants); la propriété des moyens de production par le capital de la bourgeoisie n'est

en rien la première ou la dernière instance; dans le procès de travail, la force de travail a l'énorme avantage d'être à la fois force de production, rapport de production et rapport de force.

\*

Du XVIIIe siècle au XIXe siècle en Europe, la férocité de la révolution industrielle s'est accentuée; il y a eu exploitation, non seulement de la force de travail, mais aussi de la nature, par exemple par la déforestation (pour la fabrication du fer) et par la pollution (par le charbon); le capital s'est accaparé la technique, de la vapeur au pétrole en passant par l'électricité. Au XXe siècle est apparu un dispositif comme la chaîne de montage associée au fordisme et au taylorisme, où il y a organisation de la vie du travailleur manuel

de l'usine au domicile et du métier au chantier. Si cette révolution a pu être « civilisée », ce n'est certes pas grâce au capital lui-même ni non plus à l'Église (idéologiquement), mais par le travail (économiquement), par l'État social (politiquement) et par le Droit (juridiquement), les lois, les normes et les règles du droit du travail permettant de contrer les ordres, les directives et les règlements des patrons du capital; c'est ainsi que la durée de la journée de travail, puis de la semaine de travail, le travail de nuit et le travail des enfants ont pu être régularisés; le droit du travail accorde une propriété sociale aux non-proprétaires que sont les prolétaires livrés au labeur du marché du travail [Castel, Gomez, Supiot].

Le développement accéléré de l'industrie est inséparable de la guerre : le XXe siècle a été le siècle des guerres et des révolutions, des

massacres et des génocides, avec de grands mouvements de populations d'est en ouest et du sud au nord. L'industrie alimente la guerre et la guerre alimente l'industrie : les outils sont les armes de l'industrie et les armes sont les outils de la guerre. Le feu de la guerre s'allume à l'industrie du feu : on n'en est plus à « la guerre du feu » mais du pétrole et, bientôt, de l'eau...

En plus de la technique comme dispositif encadrant les lieux de travail par les appareils, les machines et les engins ou les robots de toutes sortes, le capital s'est asservi la science, de la physique à la chimie, de la mécanique au génie, de la comptabilité à la gestion. De ces sciences ou disciplines il a fait des « technologies intellectuelles », la première grande « technologie de l'esprit » ayant été la théologie même [Musso]. La technoscience ou lesdites nouvelles technologies (biotechnologies, neurotechnologies,

nanotechnologies) participent de cette « science du gouvernement » qu'est la cybernétique qui, par l'ordinateur, rendra le travail intellectuel aussi productif que le travail manuel.

## La révolution informatique

La domestication du feu (allumage, entretien, utilisation), la domestication des plantes (horticulture, agriculture) et la domestication des animaux (élevage) ont marqué l'évolution de la technique depuis les temps paléolithiques, mésolithiques et néolithiques; il y a eu aussi les inventions ou les innovations des outils, des appareils et des machines dans des chaînes, des réseaux ou des milieux techniques; il y a eu surtout trois importants événements historiques dans « l'extériorisation de l'esprit » [Leroi-Gourhan] : l'apparition de l'écriture (avec ses supports minéraux, végétaux ou animaux, ses ustensiles et ses apports comme l'encre), l'invention de l'imprimerie et la « création » de l'informatique. Après la machine à calculer et la machine à écrire, après le télégraphe et le téléphone et après l'électricité et le téléviseur



est venu l'ordinateur, qui doit d'abord son développement à l'armée américaine et donc à la guerre; ont suivi nombre de gadgets qui ont conduit à l'internet, à la tablette et au téléphone portable ou jetable; le traitement de l'information en a été bouleversé. Mais ce qui importe encore davantage, c'est le chambardement de l'organisation du travail, ainsi autrement divisé : partagé, protégé, préservé, etc.

Au XXe siècle, en Europe comme en Amérique du Nord et en URSS comme aux États-Unis, l'accent est mis sur le développement des moyens de production, sur la machinerie lourde (à l'image de l'armement) et donc sur le travail mort, au détriment du travail vivant, c'est-à-dire de la force de travail. L'informatique, comme cerveau collectif plutôt que comme travailleur collectif, transforme le travail mort en travail vivant. Ce sont d'abord les travailleurs manuels, plus particulièrement les

ouvriers non spécialisés des usines, qui font les frais de la robotique.

Par ailleurs et par la circulation, la frontière entre la production et la consommation est franchie : c'est le « travail du consommateur » [Dujarier], que l'on retrouve dans le libre-service ou avec le mode d'emploi, d'installation ou d'utilisation de toutes sortes de marchandises provenant des hypermarchés - combien d'ébénistes amateurs, combien d'apprentis manœuvres et combien de consommateurs qui font le travail des caissiers, des employés de banque ou des fonctionnaires ! Avec l'internet, le plus grand nombre de consommateurs diminue le nombre de producteurs : pour les jeunes, il est ainsi difficile d'accéder au marché du travail, alors que pour les moins jeunes qui en sont sortis pour le chômage, il est quasi impossible d'y retourner. D'un côté, le travail n'est que labeur, de l'autre, sous prétexte d'être

œuvre, il contribue à la régression du salariat dans le précarariat et du prolétariat dans l'artisanat.

## ***Pour la réorganisation du travail***

La révolution américaine n'a point aboli l'esclavage; les révolutions française, russe et chinoise ont fini dans la terreur, la répression et la réaction; il n'y a jamais eu de révolution prolétarienne et donc de dictature du prolétariat. Les corporations, les coopératives, les comités (de salut public ou autres), les conseils, les communes, les syndicats, les partis, les associations et divers mouvements plus ou moins radicaux ont échoué dans l'organisation de la révolution parce qu'ils n'ont pas réussi dans la révolution de l'organisation. Si pouvait émerger un prolétariat révolutionnaire, ce ne pourrait être qu'en Chine, en Inde ou aux États-Unis ou dans des pays avec de fortes minorités prolétaires venues d'ailleurs.

Une réorganisation du travail est impossible sous le capital, non seulement parce qu'il possède les moyens de production, mais surtout parce qu'il subordonne la *force* de travail au *marché* du travail : la réorganisation du travail ne peut venir que de la fécondité du travail, que des travailleurs, qu'ils soient artistes, artisans, ouvriers, employés, fonctionnaires, techniciens, informaticiens, infirmiers, instituteurs, professeurs, ingénieurs, chômeurs ou même cadres. Le problème est évidemment d'y parvenir. Étant donné qu'une révolution régionale, nationale ou mondiale par les armes est désormais pour le moins improbable, il ne saurait s'agir alors de s'emparer du pouvoir et de procéder de haut en bas, comme ont tenté de le faire les communistes (avec leurs plans) ou les socialistes (avec leurs nationalisations). Quant à l'abolition de l'État, dont rêvent les anarchistes de droite comme de gauche, elle semble encore bien utopique.

Il faut arriver à penser une société où il y a liberté sans ou après la propriété ou la police, échange sans ou après le marché et travail sans ou après l'emploi, le salaire et le capital. Il est nécessaire d'envisager une plus grande proximité ou une véritable complicité entre la société civile (privée ou profane) et la société politique (publique ou sacrée) en vue d'une société vraiment « civique » (commune sans être communautaire, civilisationnelle sans être civilisatrice : autrement civilisée - divine ?). Il importe ou il s'impose d'entrevoir comment l'État social et juridique (judiciaire ou non) pourrait se dissocier de l'État militaire et idéologique (religieux ou pas) et le gouvernement du parlement.

## MAC

Aux meetings, aux réunions et aux assemblées de la politique partisane, un mouvement doit substituer l'art de l'action : l'acte et le pacte, le geste et la geste, le fait et l'usage, le truc et l'exploit, l'œuvre et la manœuvre, la main-d'œuvre et le chef-d'œuvre : c'est dans et par l'action d'un *mouvement sans chefs* que doit avoir lieu une nouvelle organisation du travail. Ce mouvement d'arrêt commun et d'accès (au) commun (MAC) - *arrêt* de ce qui est et accès à ce qui vient : parvient ou devient, survient ou advient, intervient ou se souvient - est occupé et préoccupé par la sagacité (l'instruction, l'éducation, la formation), par la santé et par la sécurité; c'est par la résistance, l'assistance et la persistance qu'il y a assurance, gouvernance et prévoyance pour faire face au chantier, au chômage, à l'accident, à la maladie, à l'invalidité et au vieillissement; le

mouvement institue donc un *régime de retrait(e) continu(e)*, qui est le travail de l'organisation pour le partage du temps de travail, la protection de l'environnement et la préservation de l'énergie. Ce *régime* peut conduire à un *système*, qu'il est cependant encore difficile de définir décidément : institution ou constitution d'une alliance ou d'un (p)acte entre le *sujet* (transindividuel) du MAC et la *personne* (collective) de l'État social et juridique ?...

*JML/23 mars 2018*



## ***Post-scriptum***

Dans l'instauration du régime de retrait(e) continu(e) établissant une nouvelle organisation du travail par un MAC, on peut prévoir un certain nombre d'épisodes selon la situation :

- 1) La grève, l'occupation, la manifestation, la désobéissance, le sabotage : l'excès.
- 2) L'accès au commun, aux ressources et aux moyens de production.
- 3) Le ralliement ou la neutralisation de la police, de l'armée, de l'État militaire par la diplomatie, par le Droit, par l'État social ou de l'exécutif par le législatif et le juridique.
- 4) La formation d'équipes assurant la production, la circulation (distribution, transport, voirie) et la consommation.

Il pourrait y avoir lieu d'inverser le deuxième et le troisième épisode ou les deux pourraient constituer un seul et même épisode favorisant la contamination ou la contagion entre mouvements.

*JML/27 mars 2018*